

## ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS.

MITHRIDATE.

Approchez, mes enfants. Enfin l'heure est venue\*  
 Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue :  
 A mes nobles projets je vois tout conspirer;\*\*  
 Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.  
 Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie.

\* VAR. Venez, princes, venez. Enfin l'heure est venue.

On a trouvé surprenant que Mithridate confie ses projets à Pharnace, comme si cette confiance du projet d'une expédition qui va s'exécuter dans le moment était dangereuse à faire à Pharnace, dont Mithridate est bien résolu de s'assurer; comme si cette confiance apparente n'était pas, ainsi qu'on le voit dans la suite de la scène, un piège tendu à Pharnace pour pénétrer ses vues, et juger de ses desseins sur Monime par la résistance qu'il opposera au mariage qui va lui être proposé. Le plan de cette scène est un des plus beaux qu'il y ait au théâtre; il est fait pour développer Mithridate tout entier. La scène réunit l'éclat et la profondeur, l'héroïsme et la dissimulation; elle étale tout le contraste de la méchanceté de Pharnace et des vertus de son frère; enfin elle a le mérite propre à un troisième acte; elle noue l'intrigue et augmente le danger, en dévoilant à Mithridate le secret des amours de Monime et de Xipharès. C'est un tableau complet, sublime par l'ordonnance et par les couleurs, et sans contredit ce qu'il y a de plus beau dans la pièce. (L.)

\*\* VAR. A mes justes desseins je vois tout conspirer.

Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie  
 Pour croire que longtemps, soigneux de me cacher,  
 J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.  
 La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgrâces :  
 Déjà plus d'une fois, retournant sur mes traces,<sup>1</sup>  
 Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,  
 Tenoit après son char un vain peuple occupé,  
 Et, gravant en airain ses frères avantages,  
 De mes États conquis enchaînoit les images,<sup>2</sup>  
 Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,  
 Ramener la terreur du fond de ses marais,  
 Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,  
 Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.  
 D'autres temps, d'autres soins. L'Orient, accablé,  
 Ne peut plus soutenir leur effort redoublé :  
 Il voit, plus que jamais, ses campagnes couvertes  
 De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.  
 Des biens des nations ravisseurs altérés,  
 Le bruit de nos trésors les a tous attirés :  
 Ils y courent en foule; et, jaloux l'un de l'autre,  
 Désertent leur pays pour inonder le nôtre.  
 Moi seul je leur résiste. Ou lassés, ou soumis,  
 Ma funeste amitié pèse à tous mes amis ;  
 Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.<sup>3</sup>

1. Ces vers sont conformes à l'histoire. Voici ce que dit Plutarque : « Mithridates étoit bien mal aisé à chasser et prendre par armes, et plus difficile à vaincre quand il fuyoit que quand il combattoit. (*Vie de Pompée*, trad. d'Amyot, chap. xi.)

2. Ce que dit Cicéron dans le chapitre III de son discours pour la loi *Manilia* a peut-être fourni à Racine l'idée de ces beaux vers. Nous avons traduit ce passage; on le trouvera à la fin de la scène.

3. Une amitié qui pèse à des amis; dérober sa tête au fardeau de l'amitié; tout cela est excellent; ce morceau offre un si grand nombre de métaphores hardies, de tours poétiques, d'expressions admirables, qu'il faudrait



Le grand nom de Pompée assure sa conquête :\*  
 C'est l'effroi de l'Asie; et, loin de l'y chercher,  
 C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.<sup>1</sup>  
 Ce dessein vous surprend; et vous croyez peut-être  
 Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.  
 J'excuse votre erreur; et, pour être approuvés,  
 De semblables projets veulent être achevés.  
 Ne vous figurez point que de cette contrée  
 Par d'éternels remparts Rome soit séparée :  
 Je sais tous les chemins par où je dois passer ;  
 Et si la mort bientôt ne me vient traverser,  
 Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,  
 Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.  
 Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours  
 Aux lieux où le Danube y vient finir son cours?<sup>2</sup>

s'arrêter à chaque vers. Mais ce qu'il importe le plus de remarquer, c'est que la plupart de ces tours étaient neufs au moment où Racine les employait.

\* VAR. *Le seul nom de Pompée assure sa conquête.*

1. Ce vers, qui est la révélation d'un grand dessein, produit sur les interlocuteurs et sur les spectateurs un effet théâtral : cette politique sublime, ce projet héroïque étonne, élève l'âme, excite l'admiration, et répand sur les amours de Mithridate, sur ses chagrins domestiques, cet éclat, cette dignité, qui convient à la tragédie. On a vu dans la préface avec quel soin Racine rassemble toutes les autorités qui peuvent prouver que cette idée de passer en Italie n'est point une chimère romanesque, une supposition brillante du poëte, mais que Mithridate forma réellement cette audacieuse entreprise. (G.)

2. Les passions sont crédules; on se flatte aisément du succès de ce qu'on désire. Mithridate s'imagine que tous les autres peuples haïssent comme lui les Romains, et le regardent comme leur libérateur. Il s'imagine que, dans l'Italie même, il trouvera encore plus qu'ailleurs l'horreur du nom romain; enfin il s'imagine que ses soldats, pleins de la même haine, voleront à Rome, et feront cinq ou six cents lieues en trois mois. C'est donc une ridicule critique que celle de l'abbé Dubos, qui a étalé son érudition pour relever ici ce qu'il croit une grande erreur de géographie. Selon lui, ce vers,

Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole,

Que du Scythe avec moi l'alliance jurée  
 De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?  
 Recueilli dans leur port, accru de leurs soldats,  
 Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.  
 Daces, Pannoniens, la fière Germanie,  
 Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.  
 Vous avez vu l'Espagne, etsurtout les Gaulois,<sup>1</sup>  
 Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois  
 Exciter ma vengeance, et, jusque dans la Grèce,  
 Par des ambassadeurs accuser ma paresse.

révolte tous ceux qui ont quelque connoissance de la distance des lieux. Le poëte avoit cette connoissance; il savoit consulter une carte de géographie, et il n'eût plus révolté l'abbé Dubos s'il eût dit :

Je vous rends dans six mois au pied du Capitole;

mais il a voulu peindre l'aveuglement d'un homme qu'emporte sa passion. Mithridate pouvoit dire encore :

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en dix jours, etc.

Il n'en met que deux; et par cette interrogation,

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours, etc.,

il fait entendre qu'on n'en doit pas douter, parce que, dans ce moment, ou il n'en doute pas lui-même, ou il veut persuader ses fils que cette marche qu'il va entreprendre n'est ni longue ni difficile. La confiance avec laquelle il parle dans toute cette scène est la preuve de la violente passion qu'il a montrée lorsqu'il a dit d'abord :

A mes nobles projets je vois tout conspirer.

Loin d'y conspirer, tout s'y oppose, puisqu'il vient d'essuyer une très-grande défaite, qu'il est fugitif et *voisin du naufrage*, et qu'il n'a plus d'amis, comme il l'avoue encore; mais n'importe, il veut se persuader que tout conspire à son projet, de même qu'il veut se persuader qu'il mènera son armée en trois mois à Rome. Il faut être bien malheureux en critique pour reprendre dans une scène si belle ce qui en fait la principale beauté. (L. R.)

1. On trouve dans le discours que Justin fait tenir à Mithridate, liv. XXXVIII, chap. iv, le germe de tout ce que Racine fait dire à ce roi dans cette belle scène. (L. B.)



Ils savent que, sur eux prêt à se déborder,  
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;  
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,  
Guider dans l'Italie et suivre mon passage.

C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,<sup>1</sup>  
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,  
Et la triste Italie encor toute fumante  
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.  
Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers  
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers :  
Et de près inspirant les haines les plus fortes,  
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.  
Ah ! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur  
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur ;  
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,  
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent  
Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux,  
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux ?  
Que dis-je ? En quel état croyez-vous la surprendre ?  
Vide de légions qui la puissent défendre,  
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,  
Leurs femmes, leurs enfants, pourront-ils m'arrêter ?  
Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre  
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.  
Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers ;  
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.

1. *Plus qu'en tout le chemin* : hémistiche faible, qui disparaît, pour ainsi dire, sous l'éclat des beaux vers qui l'environnent. Les vers suivants font allusion à la guerre appelée sociale : guerre terrible, que les alliés de Rome entreprirent pour forcer les conquérants de l'Italie de partager avec eux les provinces de la république romaine, puisqu'ils avaient partagé avec eux les dangers et les travaux qu'il avait fallu essayer pour l'établir. (G.)

Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme :  
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.  
Noyons-la dans son sang justement répandu ;  
Brûlons ce Capitole, où j'étois attendu ;  
Détruisons ses honneurs, et faisons disparaître  
La honte de cent rois, et la mienne peut-être ;<sup>1</sup>  
Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms  
Que Rome y consacroit à d'éternels affronts.  
Voilà l'ambition dont mon âme est saisie.  
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie  
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs :  
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs ;  
Je veux que d'ennemis partout enveloppée,  
Rome rappelle en vain le secours de Pompée.  
Le Parthe, des Romains comme moi la terreur,  
Consent de succéder à ma juste fureur ;  
Prêt d'unir avec moi sa haine et sa famille,  
Il me demande un fils pour époux à sa fille.  
Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,  
Pharnace : allez, soyez ce bienheureux époux.  
Demain, sans différer, je prétends que l'aurore  
Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.  
Vous, que rien n'y retient, partez dès ce moment,

1. *Et la mienne peut-être* : ce dernier trait est profond. Il sort d'un cœur ulcéré, et produit d'autant plus d'effet, qu'il est jeté là comme en passant. Mithridate sent trop vivement sa honte pour s'y arrêter : ce n'est qu'un mot qui lui échappe ; mais ce mot réveille une foule de sentiments et d'idées : il est sublime. Dans tout le reste la magnificence du style, la pompe des images, est égale à l'élévation des pensées. Racine sait se proportionner à tous ses sujets. Nous n'avons point encore vu sa diction s'élever si haut, ni prendre ce caractère. Ce n'est ni le charme de Bérénice, ni la sévérité de Britannicus, ni le style impétueux et passionné d'Hermione et de Roxane. Racine est grand, parce qu'il fait parler un grand homme, méditant de grands desseins : il s'agit de Mithridate et de Rome ; il est au niveau de tous les deux. (L.)



Et méritez mon choix par votre empressement :  
 Achez cet hymen; et, repassant l'Euphrate,  
 Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.  
 Que nos tyrans communs en pâlisent d'effroi;  
 Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi.

## PHARNACE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser ma surprise.  
 J'écoute avec transport cette grande entreprise.  
 Je l'admire; et jamais un plus hardi dessein  
 Ne mit à des vaincus les armes à la main.  
 Surtout j'admire en vous ce cœur infatigable  
 Qui semble s'affermir sous le faix qui l'accable.  
 Mais, si j'ose parler avec sincérité,  
 En êtes-vous réduit à cette extrémité?  
 Pourquoi tenter si loin des courses inutiles,  
 Quand vos États encor vous offrent tant d'asiles;  
 Et vouloir affronter des travaux infinis,  
 Dignes plutôt d'un chef de malheureux bannis,  
 Que d'un roi qui naguère avec quelque apparence<sup>1</sup>  
 De l'aurore au couchant portoit son espérance,  
 Fondonoit sur trente États son trône florissant,\*  
 Dont le débris est même un empire puissant?  
 Vous seul, seigneur, vous seul, après quarante années,  
 Pouvez encor lutter contre les destinées.  
 Implacable ennemi de Rome et du repos,  
 Comptez-vous vos soldats pour autant de héros?  
 Pensez-vous que ces cœurs, tremblants de leur défaite,

1. Il faut sous-entendre *quelque apparence de raison, de succès*. Ces sortes d'ellipses, choisies et mesurées par le goût, donnent au style un air de liberté et de hardiesse, qui est une des grâces de la poésie. (L.)

\* VAR. Fondonoit sur trente États son règne florissant.

Fatigués d'une longue et pénible retraite,  
 Cherchent avidement sous un ciel étranger  
 La mort, et le travail pire que le danger?  
 Vaincus plus d'une fois aux yeux de la patrie,  
 Soutiendront-ils ailleurs un vainqueur en furie?  
 Sera-t-il moins terrible, et le vaincra-t-il mieux  
 Dans le sein de sa ville, à l'aspect de ses dieux?  
 Le Parthe vous recherche et vous demande un gendre.  
 Mais ce Parthe, seigneur, ardent à nous défendre  
 Lorsque tout l'univers sembloit nous protéger,  
 D'un gendre sans appui voudra-t-il se charger?  
 M'en irai-je moi seul, rebut de la fortune,  
 Essuyer l'inconstance au Parthe si commune;  
 Et peut-être, pour fruit d'un téméraire amour,  
 Exposer votre nom au mépris de sa cour?\*
 Du moins, s'il faut céder, si, contre notre usage,  
 Il faut d'un suppliant emprunter le visage,  
 Sans m'envoyer du Parthe embrasser les genoux,  
 Sans vous-même implorer des rois moindres que vous,  
 Ne pourrions-nous pas prendre une plus sûre voie?  
 Jetons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie:\*\*  
 Rome en votre faveur facile à s'apaiser...<sup>1</sup>

\* VAR. Exposer votre nom aux mépris de sa cour.

\*\* VAR. Et courir dans les bras qu'on nous tend avec joie.

1. Cette proposition de Pharnace montre combien, dans la crise où est Mithridate, il se croit déjà fort contre lui; c'est un acheminement au refus de lui obéir, qu'il va faire nettement et hardiment. C'est la suite du crédit qu'il a déjà sur les soldats mêmes de son père, et tout cela était contenu d'avance dans ce vers du premier acte :

Et j'aurai des secours que je n'explique pas.

Mithridate éclaterait sans doute au seul nom de Rome; mais Xipharès le prévient impétueusement, et le vieux politique, accoutumé à se posséder, n'est pas fâché de voir ce que ses deux fils ont dans l'âme. (L.)



## XIPHARÈS.

Rome, mon frère! O ciel! Qu'osez-vous proposer?  
 Vous voulez que le roi s'abaisse et s'humilie?  
 Qu'il démente en un jour tout le cours de sa vie?<sup>1</sup>  
 Qu'il se fie aux Romains, et subisse des lois  
 Dont il a quarante ans défendu tous les rois?  
 Continuez, seigneur : tout vaincu que vous êtes,  
 La guerre, les périls sont vos seules retraites.  
 Rome poursuit en vous un ennemi fatal  
 Plus conjuré contre elle et plus craint qu'Annibal.  
 Tout couvert de son sang, quoi que vous puissiez faire,  
 N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire,  
 Telle qu'en un seul jour un ordre de vos mains  
 La donna dans l'Asie à cent mille Romains.<sup>2</sup>

1. Cependant Mithridate avait conclu des traités avec Sylla, avec Lucullus, avec Fimbria; ce fut même au sein de la paix qu'il fit égorger cent mille Romains dans l'Asie. (G.)

2. Ce trait affreux de la cruauté et de la politique atroce de Mithridate n'est pas une anecdote douteuse : Appien et Plutarque, qui le rapportent, font monter à cent cinquante mille le nombre des victimes. Cicéron, sans désigner le nombre, confirme le fait dans sa harangue où il excite le peuple romain à charger Pompée de la guerre contre Mithridate (G.) : — « Is qui una die, tota Asia, tot in civitatibus, uno nuntio, atque una litterarum significatione, cives romanos necandos trucidandosque denotavit, non modo adhuc poenam nullam suo dignam scelere suscepit; sed ab illo tempore annum jam tertium vicesimum regnat, et ita regnat ut se non Ponto, neque Cappadociæ latebris, occultare velit, sed emergere e patrio regno, atque in vestris vectigalibus, id est, in Asiæ luce versari. Etenim adhuc ita vestri cum illo rege contenderunt imperatores, ut ab illo insignia victoriæ, non victoriam reportarent. Triumphavit L. Sylla, triumphavit L. Murena de Mithridate, duo fortissimi viri et summi imperatores; sed ita triumpharunt, ut ille pulsus superatusque regnaret. » — « Celui qui, dans tant de villes, sur toute la surface de l'Asie, par un seul ordre de sa main, et dans un seul jour, fit massacrer un si grand nombre de Romains, n'a point encore reçu le châtement de son crime. Depuis cette époque fatale, vingt-trois ans se sont écoulés, et cependant il règne encore; il règne, non caché dans les retraites du Pont ou dans les montagnes de la Cappadoce; mais il ose sortir de son royaume, et vient ravager vos terres à la face

Toutefois épargnez votre tête sacrée :  
 Vous-même n'allez point de contrée en contrée  
 Montrer aux nations Mithridate détruit,<sup>1</sup>  
 Et de votre grand nom diminuer le bruit.  
 Votre vengeance est juste; il la faut entreprendre :  
 Brûlez le Capitole, et mettez Rome en cendre.  
 Mais c'est assez pour vous d'en ouvrir les chemins :  
 Faites porter ce feu par de plus jeunes mains;  
 Et, tandis que l'Asie occupera Pharnace,  
 De cette autre entreprise honorez mon audace.  
 Commandez : laissez-nous, de votre nom suivis,  
 Justifier partout que nous sommes vos fils.  
 Embrasez par nos mains le couchant et l'aurore;  
 Remplissez l'univers sans sortir du Bosphore;  
 Que les Romains, pressés de l'un à l'autre bout,  
 Doutent où vous serez, et vous trouvent partout.<sup>2</sup>  
 Dès ce même moment ordonnez que je parte.  
 Ici tout vous retient; et moi, tout m'en écarte :  
 Et, si ce grand dessein surpasse ma valeur,  
 Du moins ce désespoir convient à mon malheur.  
 Trop heureux d'avancer la fin de ma misère,

même de l'Asie. Les ornements des triomphes attestent que vos généraux ont pu le vaincre, mais non le soumettre. Sylla et Murena, ces deux hommes pleins de valeur, ces deux illustres capitaines, ont en vain triomphé de ses armes. Toujours défait, toujours chassé, Mithridate règne toujours. » (*Oratio pro lege Manilia*, cap. III.)

1. Quels vers! *Mithridate vaincu* est à tout le monde : *Mithridate détruit* est au grand poète. Il y a, dans ce seul homme appelé Mithridate, tout un empire, toute une puissance. C'est ainsi que ce que l'on croit n'être que de l'élégance est une grande idée. Pour écrire supérieurement, il faut penser supérieurement. (L.)

2. On dit très-élégamment, même en poésie, *au bout de l'univers*; mais *de l'un à l'autre bout* n'a pas le même mérite. *Doutent où* est dur. Ces observations n'empêchent pas que ces deux vers ne soient bons, comme un résumé juste et précis de plusieurs grandes idées. (G.)